

# PRIX ARMAND LUNEL 2015

---

## Virginie LEMARCHAND

---



Ma famille est originaire de Normandie et je suis née à Rouen. J'avais 5 ans quand je suis arrivée avec mes parents en Ile de France et j'ai vécu toute mon enfance dans les Yvelines. Depuis 13 ans je vis dans le Vexin.

Après un baccalauréat littéraire, j'ai fait des études de communication puis de psychologie. Je travaille depuis 15 ans dans le secteur social sur Paris.

Petite j'écrivais des textes, des poèmes, des chansons. Je lis beaucoup et j'ai toujours écrit. C'est un souffle vital.

Depuis un an j'écris surtout des nouvelles que je soumets parfois à des concours.



10

---

## L'ÎLE

---

En mettant son sac dans le bateau, Lena se dit que certaines retrouvailles ont une saveur particulière. Elle a tout planifié pour passer tranquillement ces deux prochains jours sur l'île de son enfance, dans le grand chalet. Elle doit préparer la future vente et le week-end passera vite. Comment réagira-t-elle à ce voyage dans le passé ?

Bien sûr, elle retournera à la crique. Bien sûr, elle nagera un peu et profitera du calme. Bien sûr.

Mais peut-on tout prévoir ?



**Virginie LEMARCHAND**

*L'île*

**P.E.N. Club de Monaco**



11



Je jetai un ultime coup d'œil au contenu de mon sac avant de le lancer dans le bateau. C'était complètement ridicule, je l'avais déjà vérifié deux fois chez moi et une fois encore avant de fermer le coffre de la voiture. Je soupirai. Il fallait vraiment que j'arrête avec ces vérifications incessantes, ça frisait le comportement obsessionnel.

Le soleil était déjà haut et j'avais chaud. La voiture était garée à l'ombre, un peu plus loin, sur le parking. Les clés étaient rangées dans la pochette, cette dernière dans mon sac, le panier à provisions débordait de victuailles. Tout était en place. Difficile de croire que je partais seule et seulement pour deux jours. Je ne pus réprimer un dernier regard alentour et je montai dans le bateau. J'ai détaché la corde, démarré facilement le moteur et je suis partie.

Patrick, un ami de la famille m'avait prêté ce zodiac. Certes, il avait un peu hésité mais j'avais su balayer ses réticences par un sourire charmeur et un regard très légèrement suppliant. J'étais plutôt bonne en négociation et la partie n'était, de toute façon, pas difficile; depuis que j'étais petite, Patrick avait rarement réussi à me refuser quelque chose. Et j'avais appris à en tirer profit le moment venu.

Quinze jours après j'étais donc là, prête, casquette enfoncée sur la tête, lunettes de soleil extra larges sur le nez, short en jean et tee-shirt léger en guise d'uniforme.

De mémoire, j'avais à peu près vingt minutes de bateau avant d'arriver à destination. Je me sentais à l'aise. Je retrouvais avec plaisir des sensations lointaines, tenant fermement le gouvernail, m'amusant selon mon envie à varier la vitesse de mon embarcation, entre rythme régulier et accélérations soudaines. Des gouttelettes d'eau rafraichissaient régulièrement mes jambes, mon visage, me picotant de façon agréable. Un avant goût de liberté. J'ôtai ma casquette et lâchai mes cheveux.

Ciel bleu, pas l'ombre d'un nuage.

Je longeai la côte encore quelques minutes avant de commencer à m'éloigner un peu. Après tout ce temps, je me demandais quelle serait ma première réaction. Nostalgique ? J'en doutais, ce n'était pas vraiment mon genre. Mais curieuse à n'en pas douter.

Je maintenais une allure constante à présent et le trajet passa très vite. Seulement dix minutes après, je commençai déjà à la distinguer.

L'île.

Cette fois, j'y étais.

Après tout ce temps.

J'adorais par dessus tout cet instant de la rencontre, de la redécouverte. Il y avait différentes étapes. Tout d'abord on distinguait une ombre, un peu floue, imprécise. On plissait un peu les yeux pour tenter qu'elle soit plus nette. Encore un peu et apparaissait un contour avec des lignes de plus en plus franches. Quelques mètres de plus et elle s'imposait avec tous ses détails, ses rochers, ses arbres.

Je sentis que je souriais. Heureuse. Vraiment.

Je ralentis pour amorcer en douceur l'accostage sur le ponton. Je n'avais pas perdu la main. J'attachai le zodiac. Aucun problème. Je déposai rapidement mes colis hors du bateau. L'impatience me gagnait. Je vérifiai les attaches, ajustai la bâche de protection. Panier, sac, pochette, j'avais tout en main. Je me pressai.

J'empruntai le chemin de terre toujours visible, même si la végétation avait gagné en luxuriance. A chacun de mes pas, de façon très vive, les odeurs, les ombres, les couleurs, tout revenait avec force et presque à l'identique. J'aimais ce subtil mélange des sons, le clapotis de l'eau dans mon dos qui s'atténuait, doucement, à mesure que je m'éloignais, la terre sèche qui craquait sous mes chaussures et formait de la poussière; le chant diffus des oiseaux dans les arbres.

J'accélérai un peu le pas, râlant après mon panier trop lourd. J'avais prévu trop comme d'habitude.

Quand j'aperçus le chalet, cela me parut à la fois très étrange et complètement naturel. Je l'observai, quelques instants, de loin. Au premier regard, il semblait toujours en bon état. Je le trouvai plus petit que dans mon souvenir mais il demeurait imposant. Je posai mes sacs sur la grande table en bois installée à l'extérieur et je pris les clés. La porte grinça un peu. A l'intérieur, il y avait une légère odeur de renfermé mais beaucoup moins prononcée que je ne le pensais. Patrick était passé il y a quatre mois, au début du printemps, pour faire quelques vérifications. Il avait aéré un peu les lieux.

Je fis tranquillement le tour des pièces, la grande salle avec la cheminée, la cuisine ouverte, les quatre chambres, la salle de bain, les toilettes, et dans le fond la buanderie. C'était la pièce la plus éloignée. Petite je détestais devoir y aller, elle me faisait peur. Elle était sombre et bien souvent le terrain de jeux des araignées.



Aujourd'hui encore, toute adulte que j'étais, je refermai rapidement la porte. Dans une des chambres, je remarquai qu'une fenêtre était restée légèrement entrouverte mais pour le reste tout était en ordre. Je laissai tous les volets fermés, excepté dans la première pièce, ma préférée. La fenêtre donnait sur un superbe sapin. Le redécouvrir en ouvrant les volets chaque matin était juste un bonheur. Je pris le temps d'ôter et secouer le couvre-lit, je tapai sur les oreillers, je m'occuperais de mettre des draps un peu plus tard.

Je retournai dans la pièce principale. Je sentis le plaisir de revoir ce décor un peu rétro, le vieux canapé en tissu gris sur lequel était posée une myriade de coussins colorés; le tapis rouge, anciennement si vif et maintenant délavé et taché. J'aimais la petite table basse en bois brut, et surtout les deux fauteuils en cuir que Maman avait récupérés et rénovés. A droite contre le mur un vaisselier blanc que j'avais repeint moi-même quand j'avais dix ans. Toute seule, une grande fierté.

L'atout majeur de la salle était la grande cheminée, ouverte. Quand j'étais petite, je m'asseyais devant, avec un livre, tournant le dos au feu jusqu'à ce que la chaleur sur ma peau devienne telle qu'elle m'oblige à me lever. Le vieux tourne-disque fonctionnait toujours. J'allai remettre en route l'électricité, et l'eau, et je mis un disque de Sinatra. «Fly me to the moon, let me play among the stars". Je fredonnai en même temps.

Côté salle, sur la grande table en chêne, la belle coupe en verre, gorgée de fruits pendant l'été. Tout autour des chaises dépareillées. L'ensemble fait de bric et de broc était cependant très harmonieux et agréable. Ma mère s'en était chargée, avec talent. Elle avait tout chiné avec beaucoup de goût. On se sentait bien dans cette maison. Je continuai le tour du propriétaire. Je vis quelques cendres dans l'âtre. Un verre était posé dans l'évier de la cuisine. Il régnait un si grand calme. Je ressortis sur la terrasse, essuyai rapidement une chaise de la main avant de m'y asseoir.

Je n'étais pas venue depuis des années, Maman n'en parlons pas. A plusieurs reprises, elle m'avait demandé de revenir sur l'île pour voir, vérifier que tout allait bien, pour jeter un œil comme elle disait. A chaque fois, j'avais toujours trouvé des excuses car je n'en avais aucune envie, je n'en avais pas le temps et je savais de toute façon que Patrick était là pour gérer. Dans l'ordre, c'était toujours mon excuse ultime : les enfants, le quotidien, le travail et Patrick. Elle n'avait jamais insisté. Aujourd'hui, les paramètres étaient différents, Maman était véritablement décidée à vendre. Patrick prenait moins de plaisir à venir, la charge devenant trop lourde. Et moi ? Moi, j'avais beaucoup plus de temps libre. Il semblait donc que le moment soit venu.

Je rentrai ranger mes provisions au frais et je branchai mon ordinateur portable. Je pensai à Patrick. Il venait deux ou trois fois par an et en général il restait quelques jours dans le chalet. Il faisait les travaux de maintenance. Si la maison était restée en si bon état c'était uniquement grâce à lui. A l'origine, il était l'ami et l'associé de mon père mais il ne nous avait jamais laissé tomber ma mère et moi. Nous lui devons beaucoup.

J'avais faim. Je préparai rapidement une omelette au jambon accompagnée d'un peu de salade et je m'installai de nouveau à l'extérieur. Je savourais. Simple mais délicieux. Un léger vent faisait sonner le carillon en bambou accroché au niveau du porche. Fermant les yeux un instant, j'ai levé mon verre à la santé du ciel et du soleil.

Les souvenirs refluaient lentement. Mon père avait fait l'acquisition de cette île dans les années 70. A l'époque ils avaient déjà, avec Patrick, leur propre agence immobilière et ils gagnaient beaucoup d'argent. Nous avons un niveau de vie assez aisé et confortable.

Pour mon père, cette île avait été une lubie, comme il en avait beaucoup à l'époque, semble-t-il. Il l'avait acquise pour une bouchée de pain. Elle n'était pas très grande, assez proche de la côte et facile d'accès. A l'origine, l'île était la propriété d'un client de mon père, un peintre hispano-américain, de seconde zone il faut le dire, très excentrique, riche et en mal d'inspiration. L'artiste aspirait à être un nouveau Picasso. A défaut d'en avoir peut-être le talent, il en avait les vellétés. Sa petite fortune lui permettait de pouvoir s'adonner à son art. Aussi, il avait acheté cette île, inhabitée, qui lui avait paru très propice à la réalisation de ses projets. Il y avait vécu pendant presque une année complète, seul. Il s'était fait construire un chalet assez simple mais avec tout le confort. Apparemment, quelques mois de cette vie solitaire avaient suffi à lui insuffler une nouvelle créativité. Il était retourné aux Etats-Unis et avait rencontré un succès certain avec ses œuvres insulaires. De fait, l'île n'avait plus alors, pour lui, aucune valeur et il voulait s'en débarrasser rapidement.

Mon père, qu'il connaissait déjà, s'était présenté; les deux hommes s'étaient plus et le marché avait été conclu pour une somme relativement dérisoire.



A l'époque, nous vivions en région parisienne. Une belle maison, de nombreux amis, peu de temps pendant l'année. Mes parents travaillaient beaucoup, nous faisons souvent des voyages. Très vite, l'île est devenue notre lieu de villégiature principal pendant l'été. Nous y passions plusieurs semaines, rejoints par nos amis et la famille. Il y avait de la place. Il y faisait bon. Papa, toujours très occupé, partait, revenait, faisait des allers-retours sur Paris pour son travail. Maman était professeur de littérature à la faculté de Nanterre. Elle était plus disponible et pouvait me consacrer du temps. C'était une période heureuse.

Je venais d'avoir quatorze ans quand mon père est parti. J'en ai un souvenir très précis. C'était un mardi, je rentrais du collège, j'avais fini tôt. J'ai posé mes affaires dans ma chambre, je suis allée dans la cuisine pour prendre quelque chose à grignoter et j'ai trouvé sur la table une enveloppe qui nous était adressée à Maman et à moi. Je l'ai ouverte avec un sentiment immédiat d'inquiétude. Je ne sais pas pourquoi. Il n'y avait que quelques mots : " Je ne peux plus. Je dois partir. Pardon".

Sur le coup, je me suis demandée pourquoi mon père avait choisi une si grande enveloppe alors que la lettre contenait si peu de mots. Ce fut ma première pensée. J'ai attendu le retour de ma mère sans bouger, sans penser, assise sur le canapé. Heureusement elle n'a pas trop tardé. Nous avons fouillé les penderies. Papa avait pris la plus grande partie de ses vêtements, son appareil photo, ses papiers. Il avait laissé le reste. Nous avons téléphoné à Patrick à l'agence. Il nous a dit que Papa s'était absenté en début d'après-midi pour une visite d'appartement avec des clients. Après vérification, il s'avéra que le rendez-vous était fictif. En fouillant le bureau de Papa, Patrick trouva, lui aussi, une lettre ainsi que des documents. Mon père lui laissait la gestion de l'agence dans son intégralité. Tout avait été préparé en bonne et due forme.

Plus tard, Maman s'est rendue à la banque. Mes parents ne s'étaient jamais mariés, refus des conventions, un reste de mai 68 peut-être. Elle apprit qu'une grosse somme d'argent avait été versée sur son propre compte et que le compte personnel de mon père avait été clôturé. Peu après, elle reçut le courrier d'un notaire attestant qu'elle était, dorénavant, l'unique propriétaire de la maison. En accompagnement, il y avait aussi une nouvelle lettre de mon père un peu plus personnelle et longue. En même temps ce n'était pas trop difficile. Il tentait d'expliquer sa décision, des mots censés justifier, rassurer et atténuer la peine. Une volonté louable pour un résultat improbable.

Dans notre entourage, personne ne semblait avoir eu vent de son projet de départ. Aucune autre femme ne surgissait de l'ombre. Rien. Il n'y avait qu'une évidence : le départ était prémédité et réfléchi. Mon père étant adulte et responsable, la police n'alla pas plus loin dans les recherches.

Pour moi le choc fut total. Maman, étonnamment, se montra plus modérée dans sa réaction. D'une certaine façon elle n'était pas surprise. Je crois qu'elle avait toujours su que mon père pouvait faire ce genre de choses, partir, céder à une impulsion. Un jour, bien plus tard, elle me dit : " C'est un leurre que de croire que l'on peut enfermer un cheval sauvage".

Mon père était un homme d'action, très drôle et sociable; mais dans l'intimité, il était peu bavard, parfois secret. Ma mère était d'une nature beaucoup plus extravertie, elle l'est toujours d'ailleurs. Je crois que leur couple fonctionnait plutôt bien. L'humour et l'esprit les réunissaient. Ils s'étaient, avec les années, accommodés de leurs différences. Pour ma part, je garde le souvenir d'un couple amoureux.

Demeuraient alors ce départ et ce mystère. Pourquoi ? Pour moi, ce message n'expliquait et ne justifiait absolument rien. Tristesse et colère s'intriquaient avec force. J'étais furieuse, j'étais blessée.

Trois malheureuses phrases et puis s'en va.

Qu'avait-il voulu dire ? Je ne peux plus ? Je ne peux plus faire quoi ? Etait-ce si difficile de vivre avec nous ?! De nous aimer ?! Et Pardon de quoi ? Pardon pour l'abandon ?! Pardon pour ce silence assourdissant ? J'avais parfois envie de hurler.

C'était comme une prise d'otage de mes sentiments. Je me sentais séquestrée par le chagrin. Les questions tournaient dans ma tête et jamais aucune réponse. Maman fut très présente, tentant de m'apaiser du mieux qu'elle le pouvait. Je la voyais aussi gérer son chagrin avec courage et détermination. L'humour fut sa force. Après le départ de mon père, pendant quelques jours, elle semblait attendre. Elle gérait le quotidien par automatisme, dans une forme d'inertie psychique. C'était comme si elle évoluait dans un espace de transition entre sa vie d'avant et sa douleur présente. Et puis, un matin, je l'ai vue passer avec un grand sac poubelle. Elle a vidé les penderies de la chambre et elle continué ainsi dans chaque pièce. Elle triait, elle faisait des cartons, elle se débarrassait de ce qu'elle n'aimait pas, ne gardait que ce que je voulais ou ce qui me reviendrait plus tard, les photos, les cahiers de dessin de mon père. Plusieurs jours durant, elle a fait table rase.



Et nous avons organisé notre nouvelle vie.

Dans les débuts, nous voulions éviter autant que possible de nous laisser envahir par les regrets et la culpabilité. Comment ne pas croire qu'il était parti à cause de nous ? Le temps passant, j'ai appris à écraser mon chagrin, enfermer ma colère et je me suis claquemurée dans ma fierté. Certains événements inattendus nous ont aidées à garder la tête hors de l'eau. Quelques mois après le départ de mon père, Maman a hérité d'un grand appartement à Paris. C'était une tante éloignée et ce fut un héritage providentiel. Nous y avons vu une chance et une occasion fantastique pour changer. Patrick nous a aidées à vendre la maison et nous sommes parties. Pour ma part, je n'aspirais qu'à cela. J'étouffais, je manquais d'air, j'espérais autre chose.

L'appartement où nous nous sommes installées était grand, en bon état mais relativement vieillot. Il fallait le moderniser et surtout l'aménager à notre goût. Nous nous sommes lancées dans les travaux comme si notre vie en dépendait. D'une certaine façon, nous nous sommes reconstruites en même temps que nous poncions les murs. Je garde de cette période un souvenir très fort. Nous étions dans la douleur mais il y avait parallèlement une énergie exaltante. J'adorais avoir les mains dans la peinture, dans la poussière. Maman me faisait confiance, me laissait prendre des initiatives. Je participais à chaque étape, j'apprenais. Nous avons eu des déconvenues et des fous rires. Je la suivais dans les brocantes, je bricolais, développais mes envies. Je pense que ma vocation d'architecte d'intérieur est venue de là. Le résultat fut superbe, nous en étions assez fières. Et pour la crémaillère, Maman m'offrit le chat dont j'avais toujours rêvé. Gribouille. Gros, pataud, câlin.

Les choses évoluaient donc mais Maman gardait toujours l'île. Au début, plus ou moins inconsciemment, elle espérait sans doute que Papa reviendrait. Et si elle avançait dans son travail de deuil, vendre l'île était une étape qu'elle ne se décidait pas à franchir. Nous avons continué d'y aller en vacances mais il fallait reconnaître que quelque chose avait été cassé, dans notre vie et en nous. C'était inexorable. Je me souvenais de cette chanson de Françoise Hardy : " C'est le temps de l'amour, le temps des copains et de l'aventure. Quand le temps va et vient, on ne pense à rien malgré ses blessures". Cette époque était révolue, nous le savions. L'île c'était Papa et le passé. Très vite, nous avons espacé nos séjours avant de les supprimer complètement.

Après quelques années, Maman a refait sa vie avec Antoine, un homme charmant, universitaire. Pas de vie commune, chacun chez soi mais de la complicité et du respect. Ils sont toujours ensemble. Moi j'ai fait mes études, j'ai commencé à travailler, je me suis mariée, j'ai eu mes deux filles. Une fois seulement, je suis venue sur l'île avec mes enfants. Mon mari n'avait pas aimé l'endroit. Trop loin, trop calme, trop isolé. Je n'ai rien imposé, je n'y tenais pas plus que cela. C'était mon passé.

Aujourd'hui mon mariage avait échoué mais l'île était restée.

J'engouffrai un dernier morceau de fromage et je laissai tout en plan. J'avais très envie de marcher. J'ai pris ma serviette de bain et je suis partie en direction de la crique.

La crique était mon endroit favori. Petite j'y passais des heures et l'endroit était devenu « la crique de Lena ». Il y avait de multiples poissons, les fonds étaient magnifiques et la flore très variée. Comme d'habitude, j'y allais avec mes palmes et mon tuba.

Pour y accéder, on devait traverser une petite forêt, ça sentait bon, il y faisait frais. La serviette sur l'épaule, mon sac à la main, je me suis dit que j'avais de nouveau quinze ans. Quand j'arrivai, je restai quelques instants à contempler la mer. C'était tellement beau, inchangé. Ce lieu m'avait toujours procuré un grand sentiment de quiétude. Une bulle intouchable, intemporelle et un bonheur qui devait être partagé. La pensée de mes filles me rattrapa soudain et avec elle, le chagrin tranchant comme une lame.

Je me hâtai de me déshabiller.

La fraîcheur de l'eau me fit un peu frissonner, je mouillai rapidement ma nuque, et je plongeai. J'avais besoin de me fatiguer. Je nageai pendant un long moment enchainant brasse et crawl, avant de faire une pause et de me laisser flotter sur le dos. Mon corps était léger. J'étais doucement ballotée, j'entendais le grain du sable qui bruissait au fond de la mer. Le soleil chauffait mon visage. Je fermai les yeux.

Ces derniers jours avaient été assez difficiles. Mon divorce avait été prononcé, tout était clos. Pendant plusieurs mois, je m'étais jetée avec frénésie dans l'action, que ce soit au travail ou à la maison. J'avais enchainé travaux, tri, rangement, réorganisations, sorties. Soirées remplies, week-ends chargés, nuits courtes.

Dans ma tête, soulagement et tristesse se mêlaient indifféremment. Il faut reconnaître que tout était allé très vite, je l'avais voulu, la situation le nécessitait. Mes filles étaient encore petites, Clara avait huit ans et Chloé avait six ans et demi. Je voulais faire au mieux pour elles. J'avais décidé de ne pas m'appesantir sur ce constat implacable : mes dix années de mariage avaient été effacées en une petite minute et quelques mots. Mon mari



était parti avec une autre femme et pour une autre vie. L'effet domino faisait que j'avais dû moi aussi organiser une nouvelle vie. Pour ne pas subir, j'avais fait ce que je faisais le mieux : j'avais agi. Ma meilleure amie Solène me répétait souvent : " toi Lena tu es une femme d'action". J'avais donc foncé tête baissée dans la bataille, m'occupant des papiers, mettant en place la nouvelle organisation au quotidien à trois et non plus à quatre. Aujourd'hui je prenais conscience que ce marathon, sans entraînement, commençait à manger mon énergie plutôt qu'à m'en insuffler. J'avais eu peu de temps pour prendre du recul.

Il y a quelques semaines, Maman m'a dit qu'elle voulait vendre l'île. Vraiment cette fois. J'ai répondu présente. Je m'étais dit que cette visite sur l'île serait une opportunité pour couper un rythme qui, j'en prenais conscience, me dévorait doucement.

Je repris la nage. Je plongeai, m'amusant à fouiller dans les algues. J'avais huit ans, j'avais quinze ans. Je ne m'arrêtais et ne sortis de l'eau que lorsque je sentis le froid me gagner.

Le sol était un mélange de sable et de terre. Je le malaxai entre mes doigts. Je me mis au soleil pour me réchauffer. J'avais nagé nue, profitant de ma solitude pour m'accorder ce plaisir. Je léchai mes lèvres, elles étaient salées par la mer. La peau de mes doigts était fripée. Je bus un peu d'eau et je mangeai une pêche, sucre et sel se mélangeant dans ma bouche. Je décalai un peu plus ma serviette à l'ombre. Le soleil brûlait trop et ma peau encore blanche ne pouvait le supporter. Je sortis mon livre, pensant à ma fille Chloé. " On ne s'ennuie jamais avec un livre, hein maman? Oui c'est vrai ma chérie".

Que faisaient mes filles en ce moment ?

Je cherchai sans succès mon téléphone. Je me souvins l'avoir laissé sur la table. A cette heure. Il devait être en plein soleil. Depuis quelques mois, j'étais assez coutumière de ce genre d'oubli. Si ma concentration était totale au travail, chez moi, dans ma vie quotidienne, je faisais encore preuve d'inattentions. Parfois, beaucoup. D'où mes vérifications récurrentes. Les premières semaines qui avaient suivi ma séparation avec mon mari, je perdais tout. Téléphone, clés, courriers, lunettes, posés au mauvais endroit, oubliés ou rangés dans des endroits incongrus. Une perte de temps monstrueuse.

Je m'allongeai sur ma serviette et je m'assoupis rapidement. Je rêvai de mes filles, de leurs rires, de leurs visages. Je rêvai que quelqu'un m'observait de l'autre côté de la forêt. Un bruit me réveilla en sursaut et je me levai pour regarder alentour. Un oiseau ou un rongeur probablement. Je réprimai un frisson et je regroupai rapidement mes affaires. J'avais envie de rentrer. Sur le chemin, quelques gouttes de pluie, aussi brèves qu'inutiles. L'air était lourd. Entre le soleil et cette petite ondée, je me demandai dans quel état j'allais récupérer mon téléphone.

Arrivée au chalet, je débarrassai la table et je le cherchai immédiatement. Contrairement à ce que je pensais, je ne le trouvai pas dehors. Je vérifiai dans mon sac avant de le voir enfin sur la petite table près de l'entrée. Improbable. J'avais froid. Avec les arbres, l'air autour du chalet semblait plus frais. Je pris une douche très chaude et j'enfilai mon pantalon de jogging ainsi qu'un vieux pull ample mais confortable.

Il était presque 20h.

Je mis la radio, le silence m'oppressait complètement. Je me servis un verre de Bordeaux. J'allumai un énorme photophore que j'avais trouvé dans la salle et je m'installai sur la terrasse. Le soleil s'estompait. Je scrutai tout autour de moi, tout était si identique à mes souvenirs, si ce n'est quelques herbes folles en plus. Cette immuabilité contrastait de façon saisissante avec les bouleversements que j'avais eus à gérer toute cette année.

Sur le rebord de la fenêtre, je vis une petite coupelle pleine de framboises. Je ne l'avais pas remarquée tout à l'heure. Je me levai pour la prendre. J'adorais les framboises et celles-ci étaient délicieuses. Patrick avait dû vouloir me faire une surprise et me les déposer juste avant mon arrivée sur l'île. J'écoutai le vent dans les arbres. Cela me rappelait le son d'une étoffe que l'on froisse. Dans le fond de la pièce, j'entendais les infos. Une mèche de cheveux vint effleurer ma joue. Je me souvins. Un jour nous étions sur une plage en Bretagne avec les filles et le vent soufflait très fort. Leurs cheveux volaient et se soulevaient en tous sens. Elles riaient, espiègles, heureuses.

Que faisaient-elles à cet instant ? Assurément elles étaient bien mais une partie de moi criait qu'elles auraient dû être, ici, avec moi et non pas ailleurs, loin. Colère, toujours aussi présente, presque inchangée. Impuissance.

Je me servis un autre verre et je rentrais.

Ce soir, je n'avais pas très faim. Un avocat, du saumon, du melon. J'ai expédié le tout. Je vérifiai la fermeture de la porte. C'était la première fois que je me retrouvais seule ici. Même si je me sentais en sécurité, l'isolement était total et déstabilisant. Rien à voir avec mes soirées dans mon appartement à Paris. Je me suis installée sur le canapé, recouverte d'un plaid et j'ai sorti mes dossiers.



Depuis six mois, je travaillais à la rénovation d'un hôtel sur Lyon. Ce projet me tenait vraiment à cœur. C'était passionnant, épuisant, absolument ce dont j'avais besoin. Je m'étais battue pour l'obtenir.

Il y a quatre ans avec deux amis, dont ma meilleure amie Solène, nous avons créé notre agence d'architecte d'intérieur. Cela fonctionnait plutôt pas mal, nous avons trouvé notre rythme et notre collaboration se faisait en bonne intelligence. Nous avons chacun nos spécificités et nos domaines de prédilection. Quand ce projet d'hôtel s'était présenté, il m'était immédiatement apparu comme une chance et il m'avait enthousiasmée. Je m'étais jetée dedans à corps perdu. C'était un gros chantier, sans nul doute le plus important que j'aie eu à gérer jusqu'à présent. Jean, le nouveau propriétaire, avait les moyens et l'ambition. C'était un homme intéressant, à l'écoute, ouvert à la discussion mais avec des idées parfois bien arrêtées. Il savait ce qu'il voulait, je n'hésitais pas non plus à défendre mes opinions. Une collaboration riche et des débats parfois âpres.

Je crois que j'ai toujours aimé les hôtels. Celui-là était bien situé. Il était composé d'un étage avec seize chambres et une grande salle de restaurant. Jean souhaitait de grandes transformations pour une ambiance plus moderne. Il visait une clientèle différente au standing plus élevé. L'endroit avait beaucoup de potentiel et tout l'enjeu était de parvenir à le moderniser tout en conservant le cachet de l'ancien. Professionnellement, j'avais le sentiment de me réaliser pleinement. Je retournais à la source de mes envies, de mes aspirations et inspirations. En dehors de l'aspect financier, je sentais également que pour Jean l'enjeu était grand. L'un comme l'autre, pour des raisons différentes, nous étions obnubilés par ce travail et je me mettais une pression monstrueuse.

J'étais mes papiers sur la table et je consultai mon ordinateur. J'avais justement reçu un nouveau mail de Jean. Il me faisait part de ses dernières remarques et suggestions. Sa vivacité d'esprit me plaisait beaucoup. C'était un homme séduisant, intelligent et drôle. Nous commençons à assez bien nous connaître.

La fatigue et le vin rendaient ma concentration très faible. Je regardai quelques croquis. Ce que je voyais ne me convenait pas, je remettais en question les choix déjà établis. J'insistai un peu mais je n'étais absolument pas constructive. Il fallait se rendre à l'évidence, je n'avancerais pas ce soir. Je préfèrai tout ranger et me détendre. Je mis un film sur mon ordinateur et m'installai confortablement sur le canapé. Je ne vis presque rien, le sommeil vint très vite.

Fatigue extrême, ni rêve, ni cauchemar.

C'est un rayon de lumière persistant qui me réveilla sur le matin. J'avais froid. J'étais découverte, mon plaid était tombé. Le chalet avait toujours été frais le matin. Je m'étirai, constatant que j'avais mal au cou et au dos. Humeur maussade. Enroulée dans la couverture, je me levai pour faire chauffer l'eau.

7 h.

Coup d'œil rapide dans la glace, état extérieur déplorable, mine chiffonnée, jambes ankylosées et migraine. Piqûres de moustiques pour compléter le tableau. Bilan plus que mitigé après cette première nuit.

Je sortis. La porte n'était pas bien fermée. Il y avait du jeu au niveau du verrou, il faudrait voir pour le réparer. J'essayai la chaise mouillée par la rosée du matin.

La forêt exhalait ses odeurs. Au programme de la journée, rangement le matin et quartier libre l'après midi. Vu ma forme, je ferais à mon rythme et ensuite j'irais nager et me reposer à la crique. Sur la table je vis la coupelle de framboises. Je restai en arrêt. Je ne l'avais pas mise à cet endroit hier, j'en étais vraiment certaine. J'essayai de me souvenir. J'avais mangé plusieurs framboises avant de reposer la coupelle sur le rebord de la fenêtre. Je vis la bouteille de vin. Vide. Je l'avais terminée entièrement au cours de la soirée. Je me sentis légèrement coupable. Fatigue et vin, comment savoir après tout ce que j'avais fait avec cette coupelle ? Le sifflement de la bouilloire interrompit mes pensées. Je rentrai prendre mon thé.

La migraine ne me lâchait pas. "Vu ce que tu as bu ma grande, viens pas trop te plaindre" fit une petite voix dans ma tête. Je mangeai mollement quelques madeleines. Il y a seulement un an, à la même époque, j'étais en vacances avec mon mari et mes enfants. J'avais encore des réminiscences, il y a un an on faisait ceci, on était là. Je détestais cela. Certains matins demeuraient difficiles, notamment quand j'étais seule et inactive comme maintenant.

J'abrégeai le petit déjeuner, douche express, short et tee-shirt. Je commençai par faire le tour de la maison. Comme je l'avais constaté la veille, il y avait peu à faire. Patrick avait effectué des travaux de plomberie en début d'année. Je décidai de m'occuper de la peinture écaillée des volets un peu plus tard. J'arrachai quelques herbes, j'enlevai les feuilles tombées dans la gouttière. A l'intérieur, je commençai par les chambres. J'ai secoué les couvertures, ouvert et vérifié le contenu des placards, passé l'aspirateur. Pas de dégâts faits par des rongeurs ni de problèmes de moisissure. C'était plus un état des lieux qu'autre chose. Il fallait préparer le chalet en prévision d'une future vente.



Je pris la vieille lampe à pétrole qui était dans la chambre du fond. Je l'imaginai bien dans mon appartement. J'emmènerais aussi le couvre-lit en patchwork. Il était un peu défraîchi mais il me rappelait les soirées au coin du feu que nous faisons avec mes parents. Je m'y enveloppais toujours après le repas pour me lover dans le grand fauteuil, près de la cheminée. Je lui trouverais bien une place chez moi.

Pause Café.

Après le rangement dans la cuisine, je sortis à nouveau. Il y avait un pot de peinture dans la remise. Travailler au dehors et manier le pinceau me fit du bien. Rester trop longtemps dans le chalet m'angoissait. J'avais terminé vers 13 h. Tomates mozzarella en guise de déjeuner et je suis partie une nouvelle fois pour la crique.

Sur le chemin, je remarquai que le temps avait beaucoup changé depuis le matin. Des nuages épais étaient apparus et le vent s'était levé. Il faisait encore plus lourd que la veille. Mon humeur aussi avait évolué, plus morose et beaucoup moins euphorique. Ce n'était pas une grande surprise. Moi d'habitude si entourée, je ne pouvais être que perturbée par cet isolement extrême. Mauvaise nuit et solitude à la Robinson Crusoe, l'effet était garanti. Je l'avais anticipé avant de venir et j'avais sciemment voulu en prendre le risque. Je m'étais dit que cela serait bénéfique, juste moi, le silence et le temps de la réflexion.

Mon corps marquait la fatigue de la veille, je nageai à une allure plus tranquille. J'étais à la recherche uniquement du plaisir et de la sensation. Après quinze minutes, rien de tout cela n'était au rendez-vous. Je n'arrivais pas à me détendre, je manquais de coordination dans mes gestes, mon rythme était laborieux. Même le contact de l'eau n'arrivait pas à m'apaiser. Ma tête était trop encombrée, subtile paradoxe de vide et de trop plein, de fatigue et d'énergie prête à exploser. J'abandonnai à contrecœur et retournai sur la rive. J'avais froid. Je frictionnai mes cheveux et restai assise enroulée dans la serviette. Pas envie de lire. Aujourd'hui, la crique avait perdu son charme, insister était vain.

Je décidai de rentrer pour travailler. Sait-on jamais, peut-être que me pencher sur mon projet m'apaiserait un peu.

Le ciel s'assombrissait toujours plus, le soleil avait totalement disparu, les nuages plus nombreux viraient furieusement vers le noir. Le changement était saisissant. Le vent aussi s'était renforcé et les arbres étaient ballotés de gauche et de droite. Tout plaisir me quitta vraiment.

Qu'est ce que je faisais là ?

Je me suis vue telle que j'étais, absolument et tristement seule sur une île sans aucun intérêt, encombrée de souvenirs qui ne m'apportaient plus rien depuis longtemps. J'eus une envie folle de m'enfuir. J'accélérai le pas, me retenant de courir. Je pensais pouvoir gérer, non j'étais convaincue de pouvoir gérer cette petite escapade insulaire, mais il fallait l'admettre, encore une fois j'avais agi avec trop de précipitation. C'était une grosse erreur. " Lena, toi, tu agis et tu réagis " disait Solène. De là à me dire que je réfléchissais peu, il n'y avait pas loin, mais en réalité elle ne faisait que pointer une des grandes caractéristiques de ma personnalité. Action-réaction. Tout au moins dans ma vie personnelle, au travail, curieusement, je me montrais plus posée.

Je me pressai un peu plus. Je réfléchissais. Il devait être 17h. Il était encore temps de partir. Je pouvais ranger mes affaires rapidement, tout fermer et filer au bateau. Le tout en une heure maximum. Seulement le ciel n'augurait rien de bon et puis ce vent m'inquiétait. Ce n'était pas prudent. Et une toute petite part de moi refusait malgré tout de céder.

Je m'obligeai à m'arrêter pour prendre une grande inspiration et me calmer. Je regardai autour de moi. J'essayai de faire le vide. Non. J'allais rester et j'allais prendre sur moi. Encore une seule soirée dans cet endroit. Ce n'était pas grand chose. Ce n'était rien. J'avais de quoi me faire un bon repas, je passerais une bonne nuit et je pouvais partir tôt demain matin.

Quand je suis arrivée au chalet les volets claquaient. J'ai remis un peu d'ordre, bloqué la porte de la remise puis j'ai rangé les chaises de jardin sous l'abri. En arrivant devant la maison je vis qu'une nouvelle fois, la porte d'entrée était entrouverte. J'avais vraiment fait attention en partant pour la crique, je l'avais claquée et coincée. Sans doute était-ce le vent, mais ces ouvertures intempestives commençaient à me porter sur les nerfs. Je restai quelques secondes immobile sur le pas de la porte puis j'entrai. Deux pas à l'intérieur et je stoppai à nouveau. Pas un bruit. J'écoutai. Un brusque courant d'air claqua la porte juste dans mon dos et m'arracha un cri. Nom de Dieu ! L'intérieur du chalet était très sombre. Sans réfléchir, j'allai prendre un couteau dans la cuisine. J'avançai lentement dans la pièce. J'ai plus ou moins crié " il y a quelqu'un ? " d'une voix qui se voulait très assurée, réalisant dans le même temps que j'avais en main mon petit couteau à éplucher les pommes de terre. Bonjour l'arme de défense. Ridicule. Autant faire vite. Je fonçai et vérifiai toutes les pièces, allumai toutes les lumières. Evidemment



le chalet était vide. Je revins rapidement dans la salle, verrouillai la porte et j'accrochai la clé au mur. Cette fois aucun doute possible.

Enfermée telle une souris dans sa cage.

J'allumai la radio, grésillements, je ne captais rien. Regard à l'extérieur. Il faisait presque nuit.

Maintenant, les arbres penchaient furieusement. J'allumai mon portable pour consulter le net, tempête en prévision. Ce n'était pas prévu, changement brutal, anticyclone. Explication documentée. Blablabla.

Bref c'était là et c'était sur moi. Il n'y avait plus qu'à attendre.

Je retournai vérifier encore les fenêtres. Le réseau était faible, pas d'affolement. Pas grave comme je disais souvent aux filles. Je ne savais pas trop quoi faire, je me sentais démunie et passablement à bout de nerfs. Il fallait que je me détende. A cet instant précis, j'entendis comme une espèce de grattement, léger puis de plus en plus prononcé. Mon corps se raidit. Je restai immobile, seuls mes yeux cherchaient la provenance du bruit. Et je ne voyais rien. J'avais clairement peur. Le bruit se précisa sur ma droite et je vis sortir du coin de la cheminée un rat qui traversa la pièce à toute vitesse. La tension retomba d'un coup et j'éclatai de rire. J'avais besoin d'un remontant pour surmonter ces trois évidences : j'étais seule, j'étais triste, j'avais peur.

J'ai fouillé dans les placards. J'ai trouvé deux bouteilles de Bordeaux. J'espérais bien que Patrick aurait une petite réserve. Dans tout mon stock de nourriture, je n'avais pris qu'une bouteille de vin et je l'avais bue beaucoup plus vite que prévu. Je suis sortie rapidement prendre des buches dans la remise. Une feuille de vieux journal, des brindilles et je fis un feu dans la cheminée. J'ai mis mon sweat et des grosses chaussettes. Malgré tout, je ne me réchauffais pas. Je regardai encore une fois mon téléphone. Cette fois plus aucun réseau. Pas de retour possible, j'y étais dans la solitude absolue. Et le vent soufflait de plus en plus fort contre les murs.

Je me tenais assise enfoncée dans le grand fauteuil, écoutant le vent et observant les flammes dans l'âtre. J'alternais, une cacahuète, une gorgée de vin. Encore une cacahuète, une gorgée de vin. J'en étais là dans mon manuel de survie quand j'ai fondu en larmes. Très doucement. Une larme après l'autre glissant sur mes joues. Je n'étais pas seulement fatiguée, j'étais à bout de forces. Je lâchais prise et abandonnais toute résistance. Enfin je pleurais sur la fin d'une partie de ma vie, je pleurais sur mes illusions, sur les trahisons, sur mes bébés déjà si grandes et qui me manquaient tant aujourd'hui. Triste, lucide et de nouveau très en colère.

Le jour où mon mari m'avait appris qu'il me quittait, j'avais pleuré toute la nuit sans pouvoir m'arrêter. J'avais écouté ses semblants d'explications et nous avions parlé jusqu'au petit matin. Il m'avait trompée, il voulait partir, il n'y avait pas de retour en arrière possible, tout avait été dit. Je m'étais sentie abandonnée, injustement lâchée, mais dès le lendemain matin, j'avais serré les dents et je m'étais lancée dans l'action. Mes enfants étant ma priorité absolue, j'avais enfoui le chagrin sous un amoncellement d'obligations. Cela ne me posait pas de problème, je l'avais déjà fait, je l'avais déjà vécu. Or une évidence s'imposait, je n'avais nullement digéré, je n'avais fait qu'enfouir le chagrin et ce soir, je la sentais ressurgir cette douleur ancienne, familière avec son flot de colère qui forçait en dessous. Prêt à se déverser.

Mon verre était vide. En me penchant pour prendre la bouteille de vin sur la table, j'ai aperçu mon reflet dans la vitre. Et ce que j'ai vu ne m'a pas plu du tout. Vraiment pas. Je me suis levée d'un bond et j'ai couru dans la salle de bain. J'ai cherché la paire de ciseaux, j'ai saisi une mèche de cheveux et j'ai coupé d'un coup net. Juste au dessous des oreilles. Vingt centimètres. Je l'ai laissée tomber sur le sol et j'ai continué, les larmes coulant, le nez mouillé. Moche, vieille, dépassée, nulle. Je voulais me débarrasser de cette femme là, de cette Lena que je refusais. Moche, moche. Mais qui étais-je vraiment ? Qui étais-je maintenant ? Moi si enjouée, si déterminée, si forte mais aussi si apeurée, si triste, et surtout tellement désolée de ce qui était arrivé. Je coupais encore, encore. Je ne voulais plus de ces cheveux longs, de ces jolies boucles. Clac, clac, faisait le ciseau.

Clac, clac. Encore, encore.

J'avais ravagé plus de la moitié de ma tête quand j'ai entendu un craquement monstrueux. L'orage. Très fort et très proche.

Le bateau.

Je n'avais pas vérifié les attaches. Je doutais qu'il puisse y avoir un problème mais je ne pouvais pas prendre le risque. Je laissai tout et je retournai dans la grande pièce. Quand j'ouvris la porte, le vent me repoussa presque à l'intérieur. La pluie tombait fort. Je pris une torche sous l'évier, je cherchai quelque chose pour me protéger et m'enroulai dans un plaid, je n'avais rien d'autre sous la main et je fonçai. A peine dehors, je fus mouillée. Je courus mais je voyais peu de choses. Les herbes me cinglaient les jambes, les gouttes tapaient brutalement sur mes épaules. Au ponton, le bateau tanguait furieusement mais il tenait toujours. La bâche qui le protégeait s'était



un peu détachée sur l'arrière. Je devais la retendre pour mieux l'accrocher. J'ai mis la lampe dans la poche de mon pantalon, tiré la corde et rapproché le zodiac. Le vent me bousculait, difficile de manœuvrer. Agenouillée sur le ponton, j'essayai de maintenir le plastique en serrant plus fortement la corde. Je n'avais pas de prise. Je lâchai le plaid, inutile de toute façon. Alors que je me penchais encore une fois, la lampe glissa et tomba dans le bateau. Je lâchai la bâche qui se rabattit sur moi et me cingla durement l'épaule. Intense douleur. J'essayai encore. Je n'avais pas assez de force. Encore une fois. Trop difficile. Je restai agenouillée sur le ponton, mes bras étaient lourds, l'épaule me lançait.

Je n'y arrivais pas, je n'y arrivais pas, je n'y arrivais pas.

Et j'ai hurlé de rage et de fatigue, j'ai hurlé mon chagrin et toute ma colère trop longtemps contenus. J'ai tapé la lampe sur le ponton jusqu'à l'éclater en mille morceaux, me coupant la main au passage.

Je restais là, incapable de la moindre initiative. Pourtant il fallait que je bouge. J'essayais de me lever quand j'ai aperçu une ombre qui se dirigeait droit vers moi. Elle avançait très vite. J'ai cru que j'imaginai mais il n'y avait aucun doute. La stature était grande. Un homme. Il approchait encore. Il portait une espèce de ciré avec une capuche, je ne voyais pas son visage. Mon cœur s'est accéléré à un tel point que ma poitrine me fit mal, la peur m'a envahie. D'un bond, j'étais debout, le corps en alerte, et j'ai commencé à courir. J'ai glissé, me tordant la cheville mais je me suis relevée aussitôt, continuant en direction du chalet. Je n'avais pas été assez rapide, il était déjà sur moi et m'attrapait par les épaules. Je n'étais que réflexes. J'ai commencé à me débattre, à taper dans tous les sens. Folle d'angoisse. Il était plus grand que moi, il avait beaucoup plus de force. Je lui donnai un coup de genou dans l'aîne. Il cria et plia un peu mais il me maintenait toujours. Je ne lâchai pas, et j'essayai de le mordre. Il fallait que je le blesse, qu'il me lâche. Je luttais toujours, j'étais terrifiée, je ne savais plus et je reçus une gifle magistrale qui me sonna l'espace d'une seconde mais décupla encore ma haine. Et j'ai entendu un cri : « Lena arrête ». J'ai stoppé net. Effet immédiat. Une voix d'Outre-tombe. Une voix que je connaissais.

Profitant de mon inertie, l'homme me tira par le bras sans que je tente de me dégager. On se mit à courir. Je fus heureuse de voir le chalet. J'entrai la première et je me retournai aussitôt. Il bloqua la porte puis me fit face. Nous nous tenions ainsi immobiles, dégoulinants et inondant le sol. Soudain il enleva son ciré et partit le mettre dans l'évier de la cuisine. En dessous il était vêtu d'un tee-shirt et d'un short. Il enleva ses baskets. Je le regardais évoluer, toujours statique. Il passa devant moi et se dirigea vers la cheminée pour remettre du bois.

Je me décidai enfin à bouger et je m'approchai tout près de lui. Je scrutai son profil, observant sans vergogne les cheveux poivre et sel, coupés très courts, le nez fin, les sourcils broussailleux, la barbe de quelques jours. Sans prendre en compte ma présence, il continuait d'attiser le feu. Dix, vingt, trente secondes et enfin il tourna la tête pour me regarder :

- Tu vas attraper froid, va te couvrir, me dit-il.

Le ton était sec, le regard acéré. Je sentais ma joue qui me brûlait encore.

Je n'amorçai aucun geste, le fixant toujours. Il répéta sur un ton plus vif encore :

- Va je te dis, tu es trempée jusqu'aux os. Va te couvrir. Et tu inondes le sol.

Je n'appréciais aucunement son air hautain et la façon dont il s'adressait à moi mais je m'exécutai. Il pouvait dire ce qu'il voulait mais le fait est que j'étais frigorifiée et que je grelottais. J'ai pris une douche bouillante et j'ai laissé mes vêtements trempés dans le bac à douche avant de me frictionner vigoureusement avec une serviette. Devant le miroir, avec mes cheveux coupés d'un seul côté, l'effet était pitoyable. Le néon me donnait le teint blafard et accentuait mes cernes. Je me coiffai rapidement et j'attachai mes cheveux du mieux possible. Les mèches s'échappaient et ne tenaient pas avec l'élastique. Je verrais plus tard. Ma cheville me faisait mal, je vis qu'elle était légèrement gonflée. Ma main n'avait qu'une éraflure. Rien pour me soulager, pas de crème, pas de bandage. Je mis un tee-shirt et je m'enveloppai avec le couvre-lit. Je n'avais pas de vêtements chauds de rechange. Je revins dans la salle en boitant un peu. Mon allure devait faire peine à voir. Il m'en fit immédiatement la remarque.

- Tu as vraiment une sale tête, dit-il. Qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux ?

- Qu'est ce que ça peut te faire ? répondis-je du tac au tac.

J'allai dans la cuisine et je mouillai un torchon. J'étais à saturation. Il se tenait assis dans un des fauteuils. Je m'installai sur le canapé en face de lui et j'enroulai ma cheville avec le tissu.

Silence.

Il s'était changé et il portait un pull et un pantalon. D'ou sortait-il ses affaires? Il y avait deux verres de vin sur la table basse. J'en pris un sans demander et je me rassis en grimaçant. Ma cheville me lançait de plus en plus.



C'est lui qui me détaillait maintenant de la tête aux pieds sans aucune gêne. J'essayais de rester de marbre et de soutenir son regard. Toujours sans un mot il se leva et revint deux minutes plus tard avec des vêtements et un tube de crème.

- Tiens, c'est un peu grand mais tu seras plus à l'aise, et applique ça sur ta cheville. Ca va te faire du bien.

Il se tenait debout devant moi, attendant. Mon orgueil criait de refuser mais mon corps exprimait des besoins très terre à terre. Je pris le tout. Il s'occupa à nouveau du feu pendant que je me changeais. Un pull en laine, un pantalon trop large, des chaussettes épaisses. J'étais encore plus ridicule qu'il y a cinq minutes mais j'avais chaud. J'appliquai la crème sur ma cheville et je m'enveloppai de nouveau avec le couvre-lit. Je me sentais un peu mieux. Il revint s'asseoir en face de moi. Je demandai à brûle pourpoint :

- C'était toi les framboises dans la coupelle ?

- Oui.

Silence. Puis :

- Tu les adorais quand tu étais petite, dit-il.

- C'est toujours le cas, continuais-je.

Silence. Chacun son verre à la main. Attente. Observation.

Tout se bousculait dans ma tête. Tellement de questions. Je ne voulais pas engager le dialogue. De son côté, il ne semblait pas pressé de faire évoluer la situation. Il avait cette sorte d'éclat de rire dans le regard que je connaissais si bien, que je reconnaissais. Moi, à l'intérieur, je sentais la tempête et je ne conservais mon calme qu'avec beaucoup de difficulté. J'ai bu une autre gorgée de vin, je l'ai gardée en bouche un moment avant de l'avalier. Silence. Puis je me suis concentrée sur le passage du vin dans mon gosier. Patience. Une autre gorgée. Et la vague est arrivée, j'ai explosé, aboyant les phrases telles qu'elles venaient :

- Mais putain qu'est ce que tu fais ici ? Depuis quand tu es sur l'île ? C'est là que tu te cachais pendant toutes ces années ? Tu vas parler bordel au lieu de me détailler comme tu le fais !!!

A peine un battement de cil, et quand je le vis porter son verre à ses lèvres, avec une lenteur horripilante, j'ai juste eu envie de lui arracher les yeux.

- Je vois que ton langage s'est beaucoup élargi avec les années. Je t'ai connu plus polie ma fille, dit-il calmement.

Petit sourire en coin avant qu'il ne ponctue sa phrase d'une gorgée. J'étais à la limite du hors contrôle. Il se foutait carrément de moi à me parler de mes manières comme si j'avais cinq ans. Je luttai contre l'envie de me lever et de lui retourner la gifle qu'il m'avait donnée, la colère en moi débordant de partout. Je fis un effort surhumain pour reprendre un peu le contrôle et parler avec calme. A son instar.

- Epargne-moi, s'il te plait, ton discours de père offusqué. C'est complètement déplacé et j'ai largement dépassé l'âge de ce genre de remontrances.

Il sourit largement cette fois, opinant de la tête et il tendit son verre en ma direction.

- Sur ce point tu as absolument raison.

Un point partout, la balle au centre. Il reprit :

- Aussi pour répondre à l'une de tes nombreuses questions, je suis arrivé ici il y a à peu près deux mois.

Depuis deux mois ? Je pris une inspiration :

- Où étais-tu depuis que je suis arrivée sur l'île ? Je ne t'ai pas vu, dis-je.

Il remplit nos deux verres de vin.

- J'ai eu envie de quitter le chalet pour dormir à la belle étoile. Cela fait trois jours qu'il fait très chaud. J'avais besoin d'avoir un peu plus de fraîcheur.

- Et tu te cachais où ?

- Dans la petite cabane de la forêt. Et je ne me cachais pas.

C'était une question de point de vue, je ne relevai pas. Pas étonnant que je ne l'ai pas aperçu. Je n'avais jamais aimé cette cabane, je n'y mettais jamais les pieds. Je poursuivai.

- Où sont tes affaires ? demandais-je. J'ai vu que tu avais changé de vêtements.

- J'en ai très peu. Une partie est toujours là-bas et l'autre est rangée dans le débarras du fond.

Le débarras. Deuxième endroit où je détestais aller. Il était clair que je ne risquais pas de retrouver sa trace.



- Pourquoi es-tu ici ?

J'étais consciente que mon ton était abrupt mais il m'était impossible de mettre plus de formes. Il ne semblait pas s'en formaliser. Quand bien même l'eût-il fait, c'était au-dessus de mes forces.

Il se leva et alla dans la cuisine. Sur un plateau, il mit du pain, du jambon, du fromage, des tomates. Assiettes, couteaux et une nouvelle bouteille de vin. Il se déplaçait avec agilité. Je réalisai que j'avais très faim. Il posa le tout. On mangea en silence. J'avais mis un disque de Supertramp en fond sonore pour couper le silence. Je ne le pressai pas de répondre. Je réfléchissais de mon côté. Il prit une cigarette, me demanda s'il pouvait fumer et m'en proposa une. Je n'avais pas fumé depuis dix ans mais j'acceptai. Au point où j'en étais.

- Je suis malade, dit-il. Je voulais revenir sur l'île avant de partir pour de bon.

- Ça fait trente-deux ans que tu es parti pour de bon.

C'était sorti tout seul. Il tiqua à peine. J'eus envie de me mordre la langue mais en même temps c'était la stricte vérité. Je l'observais. Il n'avait pas l'air souffrant, un peu mince peut-être mais en même temps comment pouvais-je savoir ? Après toutes ces années. Je demandai :

- Qu'est ce que tu as ?

- Ça n'a pas grand intérêt. Pour faire bref, c'est du genre irrémédiable.

C'est étrange mais la nouvelle ne me fit pas grand chose. J'étais peut-être devenue insensible. Je me contentais juste d'intégrer les informations. Je repris.

- Je veux savoir.

- Quoi ?

- Tout, je veux tout savoir.

Il me sourit, penchant la tête de côté.

- De toute façon on est bloqué ici tous les deux. Non ? Alors vas-y, je t'écoute.

- Ou as-tu vécu pendant toutes ces années ?

- Je suis parti à l'étranger. J'ai voyagé.

- Pourquoi tu es parti ?

- C'est difficile à expliquer. Son regard partit ailleurs puis revint sur moi. A l'époque je n'ai pas su faire autrement.

" Je n'ai pas su faire autrement ". C'est bon, je connaissais la chanson. Cette phrase avait un air de déjà vu. La colère me fit retour avec la vitesse du boomerang. J'enchaînai immédiatement avec un sourire mauvais.

- Qu'est ce que ça veut dire, explique moi un peu ? Tu n'avais pas d'autre choix que de nous abandonner maman et moi ? Est-ce que tu réalises la peine que tu nous as faite ? Le chagrin et l'inquiétude que nous avons eus !

J'avais presque crié. Il me regardait avec tant d'attention. Si j'étais prête à accuser, il était assurément prêt à encaisser. Sa voix était douce.

- Je n'ai aucune excuse, je ne peux pas justifier ce que je vous ai fait à ta mère et à toi. J'ai agi par égoïsme. A l'époque, j'étais perdu, j'avais l'impression de ne pas être à la hauteur de vos attentes. En réalité c'était un faux problème. C'est moi qui ne me trouvais pas à la hauteur de mes propres attentes. Vous n'aviez rien demandé. Il s'interrompit un instant puis il reprit. C'est venu insidieusement. J'avais beaucoup de responsabilités, c'était mon choix. Et puis un jour, cela m'a semblé impossible à assumer. J'étouffais, j'étais mal et je ne trouvais pas de solution. Fuir m'est apparu comme la seule évidence.

Et bien à moi, cela ne me suffisait pas. Ce raisonnement était un raccourci, ces paroles n'étaient que des mensonges.

- Pourquoi n'as-tu pas demandé de l'aide à Maman ? dis-je. Pourquoi ne lui as-tu rien dit ?

- J'en étais incapable. J'avais honte.

Pour la première fois, il baissa le regard. Juste un instant fugace.

- Mais honte de quoi putain ? criai-je.

- De ne pas être celui qu'elle espérait.

Je secouai la tête.

- Mais qu'en savais-tu ? Elle aurait sans doute pu faire quelque chose. Elle t'aimait.

- Je ne voyais pas les choses comme cela. C'était ma réalité. Je ne m'attends pas à ce que tu comprennes.



Je le regardai. Il y avait ce décalage entre nous. Sa réalité contre ma réalité. Il parlait d'une voix calme et moi je sentais la fureur. Et elle grandissait. Je savais qu'il avait raison, mes émotions étaient exacerbées. Je n'avais pas envie de la comprendre sa foutue réalité. Elle ne m'intéressait pas, pas plus que son explication. J'écoutais, je ne voulais pas autre chose, je me moquais du sens de ses paroles mais je voulais juste continuer. Je me disais que je n'en avais pas fini. C'était maintenant. J'accusai.

- Ta place était avec nous. Tu devais être avec nous. Tu es parti brusquement, comme un lâche, sans explication.

- Le courage ne s'improvise pas ma fille. Je n'aurais jamais dû partir. Je l'ai réalisé assez vite mais il était de toute façon trop tard pour faire machine arrière.

Qu'était-ce alors ? De la fierté mal placée ? Un manque de discernement ou encore des mensonges ? J'avais le choix entre toutes ces directions. Je ne pouvais en choisir aucune.

- Tu avais tout à fait le droit de partir, mais pas de cette façon. Pas avec cette violence. J'ai beaucoup pleuré, dis-je dans un souffle. Je l'avais dit presque plus pour moi que pour lui.

J'avais l'impression d'avoir de nouveau quatorze ans. Je ressentais la même peine qu'à cette époque. Cette sensation de béance insondable dans mon ventre, cette inertie psychique à élaborer un abandon incompréhensible car inexplicable. Nous nous regardions fixement.

- Rien de ce que je pourrais te dire aujourd'hui n'effacera le passé. Rien. Sache seulement qu'il n'y a pas un jour où je n'y pense pas.

C'était sa conclusion. Ils étaient beaux ses remords, personnellement ils me laissaient de marbre. Je haussai les épaules de lassitude. Mais encore une fois il était dans le vrai. Les mots du présent ne pouvaient combler l'absence laissée par ceux qui n'avaient pas été prononcés il y a quelques années. Le mal était fait. Et je m'étais construite autour. Cela m'avait constituée, je le réalisai soudain. Cela m'avait bâtie. Avec mes forces et mes faiblesses. Brusquement, c'était comme si les dernières pièces d'un puzzle se mettaient en place en moi. Plongée dans mes pensées, j'en oubliai presque sa présence. Mais il me regardait toujours et il attendait. Et il posait sur moi un regard bienveillant.

- J'ai deux filles, lui dis-je soudain.

- Oui je sais.

- Comment ça tu le sais ? fis-je étonnée.

- J'ai toujours eu un œil sur toi.

Je le scrutais :

- Je ne comprends pas. Qu'est ce que ça veut dire ?

- Je suis très fier de ta réussite professionnelle, dit-il sans tenir compte de ma question.

Cette fois, j'étais assommée. Comment avait-il ces informations ? Je demandai une fois encore.

- Mais comment le sais-tu ?

- Je te l'ai dit, j'ai toujours eu un œil sur toi. Il me fit un large sourire.

D'une certaine façon, ces retrouvailles étaient avant tout une épreuve de force. Frontale mais subtile. Chacun avançait ses pions, voulait gagner la partie tout en respectant l'adversaire. Il demeurait pourtant qu'à chaque fois il avait un coup d'avance sur moi.

- Raconte-moi où tu as été, demandai-je alors.

J'entendis le vent qui soufflait toujours aussi fort. J'étais contente de ne pas être seule ce soir avec cette tempête au dehors. Je ne savais pas qui était cet homme en face de moi, je ne le connaissais plus, je ne le connaissais pas. J'avais toujours les mains gelées. Pourquoi étais-je là ? Autour de moi je n'avais rien à quoi me raccrocher. C'était mon passé mais ce n'était plus moi. Une fois encore, les larmes se mirent à couler. J'étais extrêmement lasse. Antoine, mon père, cet homme tellement pleuré, et tellement étranger, restait silencieux. Il se leva et prit mon verre vide des mains pour le poser sur la table. Il partit vers la salle de bain et revint avec une serviette, une brosse et la paire de ciseaux.

- Tu as toujours été maladroite avec des ciseaux, me dit-il doucement. Je vois qu'en ce domaine tu n'as pas fait beaucoup de progrès.

Il installa une chaise à côté du canapé. Je m'y assis. Il mit la serviette sur mes épaules. Il me coiffait doucement. Je fermai les yeux au contact de ses mains sur ma tête. Il me parlait, sa voix me berçait. Il ponctuait ses phrases par un mouvement de ciseaux.



- Est-ce que tu te souviens que je te coupais les cheveux quand tu étais petite ? Clac. J'aimais bien ça. Clac. Et toi aussi. Clac. C'était notre moment à tous les deux. Je t'ai fait beaucoup de mal quand je suis parti. Clac. J'en suis conscient. Ta mère aussi a souffert. Je te demande pardon. Clac. Clac. Clac.

Les mèches ne cessaient de tomber. Je ne pleurais plus.

- J'ai vécu pendant plusieurs années en Amérique du Sud. J'ai travaillé comme ouvrier. C'était une vie complètement différente de celle que j'ai connue avec ta mère et toi. Une vie de solitaire. Je ne me suis jamais marié et je n'ai pas d'autres enfants. J'ai beaucoup bougé et je suis revenu en France il y a dix ans.

Mon cœur se serra à cette idée. Dix années qu'il était en France et il n'avait jamais essayé de nous contacter ni de nous voir. Comme s'il lisait dans mes pensées, il dit :

- C'était trop tard. Le temps avait passé, nous ne pouvions plus le rattraper. Et je n'assumais pas.

Je l'interrompis :

- Et tu vis où ?

- A Paris.

Encore une fois toutes ces années aussi proches et aussi loin l'un de l'autre. Cette nouvelle provoqua en moi une certaine amertume.

- Tu étais tout à côté et tu n'as jamais essayé de nous voir, dis-je. C'est difficile à encaisser.

Il continua sans relever :

- Dernièrement, j'ai su que tu allais venir ici.

- Comment ça ?

- J'ai repris contact avec Patrick il y a quelques semaines. Je voulais lui dire au revoir à lui aussi.

Patrick ? Il ne m'avait rien dit. Il allait me le payer cher celui-là. Mon père me dit :

- Ne lui en veux pas, je lui avais demandé de ne pas t'en parler. Je ne savais pas si j'allais avoir le courage de t'affronter. Je voulais t'observer et aviser. Disons que les événements climatiques ont un peu précipité les choses, en tout cas au niveau de la prise de contact.

- C'est pour ça que tout était rangé. Qu'il n'y avait aucune trace de toi. Tu envisageais de ne pas te manifester auprès de moi ?

- Oui je l'ai envisagé.

- Bonjour le courage en effet, dis-je.

Mon ton était sarcastique.

- Je l'ai envisagé comme dernier recours mais je ne le souhaitais pas. J'avais vraiment envie de te parler.

- J'aurais aimé que tu voies mes filles.

- Je les ai vues de loin. Elles sont très belles.

Cette fois je me retournai pour le regarder. Comment ? Qu'est ce que cela signifiait à la fin ? Il vit toutes ces questions dans mon regard. Et je sus de nouveau que je n'aurais pas de réponse. Il reprit :

- Par contre, ton mari est un vrai con, laisse-moi te le dire.

J'éclatai de rire. C'était vraiment inattendu.

- Tu as vraiment l'air très bien renseigné ! dis-je en souriant.

Il répondit à mon sourire.

- Je sais que tu vis des moments difficiles. Tu t'en sortiras. Tu es forte. Et tu n'es pas du genre à lâcher.

- J'ai mal, dis-je en murmurant et en lui tournant de nouveau le dos.

- Ça Passera. Ça passe toujours. Tu as les moyens de le faire. Ne doute pas.

Curieusement ses dernières paroles me touchèrent.

- J'ai beaucoup aimé ta mère, dit-il. Je n'ai même aimé qu'elle. Elle est toujours aussi belle.

- Et elle a réussi à être heureuse. En dépit de ce que tu lui as fait.

- Je sais.

- Est-ce que au moins tu as trouvé ce que tu cherchais ? demandai-je.

- Non et il n'y avait de toute façon rien à trouver. J'avais déjà tout trouvé. Je n'ai fait qu'essayer d'oublier ce que j'avais perdu.



Je l'ai cru. Le ton était sincère, la vérité terrible, le constat sans appel.

J'essayai à nouveau :

- Dis-moi depuis quand es-tu malade ?

- Chut on verra ça demain. Il commence à être tard. Il faut dormir. Allez, j'ai fini. Tu as une meilleure tête maintenant.

Mais je ne voulais pas dormir. Je voulais savoir encore. Mais que savoir d'autre ? Je voulais surtout qu'il me parle. Encore. Que j'entende sa voix, qu'il me raconte une histoire comme quand j'étais petite. Tout cela semblait si irréel. Mais j'étais épuisée. Il a installé des coussins et il m'a aidée à m'allonger sur le canapé. Il m'a remis de la crème sur la cheville et m'a fait un bandage.

- Tu es fatiguée. Il faut dormir. Ne t'inquiète pas, je reste là.

Il m'a bordée puis il s'est assis sur le fauteuil en face de moi. J'ai essayé de lutter contre le sommeil mais je n'y arrivais plus. J'ai encore vu son regard sur moi et j'ai sombré. Une fois de plus, j'ai mal dormi. J'avais très chaud. J'ai fait des cauchemars. Il y avait du bruit, du vent, des vagues énormes, mes enfants et moi. J'ai crié je crois. J'entendais mon père qui me disait au loin "je suis là, je suis là. Dors. Dors". Je coulais, je remontais, je coulais encore et je luttais pour rester en surface.

A mon réveil, tout semblait calme. J'étais perdue. Je ne savais plus trop où je me trouvais. La pièce était vide. Je suis allée dehors. Il y avait des traces visibles du passage de la tempête mais aucune de mon père. Sur la table de la cuisine, une fleur, des framboises, une lettre : « Ma chère Lena, une nouvelle fois je fuis comme tu peux le constater. Pour te protéger cette fois. Je ne veux pas que tu me vois dépérir. Je ne veux pas que tu vois ma fin. Pardonne-moi pour le mal que je te fais encore. Arrange ta nouvelle coupe, elle te va bien. Tu es une femme merveilleuse et une bonne mère. Continue mais choisis mieux ton nouveau compagnon. Je ne pourrai jamais effacer le passé. Crois en ton avenir. Surtout sois heureuse. Je t'aime. Ton père »

Encore une fois l'oiseau s'était envolé. Mais cette fois, je ne lui en voulus pas. C'était sans doute mieux ainsi. Je n'étais pas très surprise; il n'aurait pas été facile de revenir et modifier le passé. Curieusement, ce matin, les choses me semblaient plus claires. Je n'avais plus de colère et je voulais rentrer chez moi. Je pris le temps d'apprécier le petit déjeuner, c'était mon dernier ici, je n'y reviendrais pas. Je rassemblai mes affaires. Ma cheville était toujours sensible mais c'était supportable. En regroupant mes dossiers de travail, je vis des annotations inconnues. C'était l'écriture de mon père. Il avait consulté les documents pendant mon sommeil. Cela m'agaça un peu mais les suggestions étaient bonnes. L'idée me traversa que nous aurions pu avoir une bonne collaboration. Si tout avait été différent.

Je vérifiai mon sac et je partis sans un regard en arrière. J'avais un message de mes filles sur mon téléphone. Il me tardait de les revoir. Encore deux jours. Sur la table de la cuisine j'avais laissé mon panier avec un mot « Je t'aime aussi Papa. Ta fille Lena ».

Alors que je m'éloignais en bateau, je me retournai et je fis un signe d'adieu de la main en direction de l'île. Je savais que quelque part il me regardait. C'était sa décision. Il était trop tard. Je fixai une dernière image de l'île dans ma mémoire et je mis de nouveau mon visage face au vent. La lettre de mon père était dans mon sac, preuve que je n'avais pas rêvé. Je pensais au lendemain. Il était temps d'avancer, véritablement. J'avais laissé derrière moi l'enfant en colère et abandonnée. Je laissais une partie de ma vie et le passé. Je laissais la femme et la rancœur. J'emmenais mes projets et mes espoirs. Je ne savais pas ce qui allait se passer maintenant mais je retournais chez moi.

